

Trois délires chroniques

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

DU MÊME AUTEUR

André Gide et sa perversion
Strasbourg, Arcanes, 1995

Côté divan, côté fauteuil
Paris, Albin Michel, 2003

Toutes les folies ne sont que des messages
Névrose, perversion, psychose
Strasbourg/Toulouse, Arcanes/érès, 2005

En collaboration avec J.-P. Dreyfuss et M. Ritter

Qu'est-ce que l'inconscient ?
vol. 1 Un parcours freudien
Strasbourg, Arcanes, 1996

Qu'est-ce que l'inconscient ?
vol. 2 L'inconscient structuré comme un langage
Strasbourg, Arcanes, 1999

Écritures de l'inconscient. De la lettre à la topologie
Strasbourg, Arcanes, 2001

En codirection avec M. Ritter,
en collaboration avec huit auteurs

La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan
Toulouse, érès, 2009

Jean-Marie Jadin

Trois délires chroniques

Collection « Hypothèses »

 **ères**

Arcanes

*Je remercie Geneviève Kindo pour ses corrections,
ses conseils avisés et sa très méticuleuse réécriture.*

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3180-8
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos	7
1. Le délire mystique d'Élise Sauveur (1992).....	9
2. La fonction du délire chez Schreber (2005).....	39
3. Interprétation psychanalytique du cas Aimée de Jacques Lacan (2010).....	65
4. Une reprise théorique de ces trois délires (2011).....	99
Table des schémas	123
Glossaire.....	125

Avant-propos

Ayant commis dans mon parcours et à des années d'intervalle plusieurs exposés sur les délires chroniques, l'idée m'est venue d'en regrouper dans un opuscule trois des plus remarquables.

Les outils théoriques y furent chaque fois un peu différents.

- Un certain défaut de « la métaphore paternelle » a éclairé le délire mystique d'Élise Sauveur.
- Le « schéma I » de Lacan a illustré celui de Schreber.
- Un désarrimage du nœud borroméen a expliqué la paranoïa du cas Aimée.

Ainsi est née l'envie de reprendre ces interprétations et de les nouer encore autrement.

Par là je tenterai l'approche d'une nouvelle formulation de la question surannée et cent fois posée : « Que sont-ils ? »

C'est bien : « Où sont-ils ? » qui convient.

Où, en quelle contrée, en quel recoin de la géométrie du langage se sont-ils égarés ?

L'espace prévaut ici sur la nature, sur l'être, sur le monde des essences que la tradition a toujours invoqués.

1

Le délire mystique d'Élise Sauveur (1992)

Peut-être en va-t-il ainsi pour tout un chacun venu en pays de psychanalyse à travers la porte de la psychiatrie ? Tout notre savoir, toutes nos idées, toutes nos interrogations sur la « psychose » sont perpétuellement et subrepticement confrontés au réservoir secret d'un ou de plusieurs « cas cliniques » qui, au temps de notre pratique hospitalière, nous ont marqués d'une empreinte toute particulière et nous servent de paradigmes.

Élise Sauveur, rencontrée il y a fort longtemps, au début des années 1970, m'instruit toujours. Certes en raison de la luxuriance et de la rare fécondité de son délire, mais aussi parce qu'il émergeait dans le contexte d'une personnalité affable et conviviale, mettant ainsi en relief la brisure de destin qu'il constituait, exigeant dès lors de façon pressante une réponse de l'entendeur. Celle-ci n'advint pas, hélas. Sans doute est-ce le malentendu d'alors qui a imprimé tant de détails dans ma mémoire et me fait parfois relire mes notes.

Élise Sauveur – je choisis ces faux prénom et patronyme à cause des résonances signifiantes et sémantiques qu'ils autorisent, analogues à celles des authentiques – bascule dans la psychose en 1967. Celle-ci évolue de façon socialement silen-

cieuse pendant quatre ans. Elle poursuit son travail. L'annonce très équivoque de son intention de mourir conduit l'entourage à l'hospitaliser à la clinique psychiatrique du CHU de Strasbourg. Elle y est admise avec le diagnostic de « psychose hallucinatoire chronique*¹ » et y séjourne pendant huit mois à partir de l'automne 1971. C'est là que je fais sa connaissance. Elle retourne par la suite vivre chez ses parents à C., et jusqu'en 1979 vient plus ou moins régulièrement me consulter, même après mon départ de l'hôpital en 1973. Depuis lors, je ne sais ce qu'il est advenu d'elle.

Décrire les antécédents d'une psychose va ici au-delà de la simple coutume des faiseurs de dossiers. Ceux-ci démontrent en son cas qu'une psychose ne naît pas tel un coup de tonnerre dans un ciel d'azur, mais comme un passage à l'acte* sur fond d'acting-out*.

La vie passée d'Élise Sauveur est pour l'essentiel l'effet d'un emprisonnement évident dans les vues et les paroles d'un père, érigé en un tout-puissant par sa mère et par son épouse, en même temps qu'une tentative désespérée pour s'en déprendre par diverses provocations.

Elle classe ce père dans l'espèce « forte personnalité », ce qui se justifie avant tout par sa carrière de « *self made man* ». Employé de bureau à ses débuts, il accède, à force d'un travail opiniâtre et grâce à son intelligence, à la position de directeur d'usine avec bonne, chauffeur et jardinier. Ancien prix d'excellence au lycée, officier de réserve, il est aussi un esthète raffiné qui joue du violon dans un quatuor d'amateurs. Il est le seul qui prenne la parole au cours de nos entretiens avec le couple parental.

1. Les mots suivis d'une astérisque se trouvent éclairés dans le glossaire en fin d'ouvrage.

La mère donne l'image de l'antithèse de son mari. Timide, effacée, elle ne parle pratiquement pas. Elle consacre son temps aux tâches ancillaires, dites « subalternes », du rangement du linge et de la vaisselle.

Enfant unique, Élise ne vit pas une existence d'enfant mais d'unique. Elle ne joue pas, ni avec d'autres enfants ni avec ses parents qui ont toujours récusé les jeux comme futiles, et ont empêché qu'elle ne se mêle au « *vulgum pecus* ». Ils ne pratiquent pas même une promenade de temps à autre. Le seul divertissement qui lui est consenti est le sempiternel et impitoyable restaurant dominical. Elle n'est pas non plus initiée à une vie d'adulte : ses parents ne laissent par exemple pas ranger la vaisselle, de peur qu'elle ne la casse. Il convient de noter une particularité : la persistance jusqu'à l'âge de 11 ans de ce que Winnicott a dénommé « objet transitionnel », un chiffon dont elle ne peut se passer pour dormir.

À l'encontre d'un tel enfermement, qui est évidemment un fait de discours autant qu'une réalité, une révolte émerge à partir de son adolescence. Elle propose en effet des études et des amours très provocateurs à l'égard des idéaux paternels. Elle pratique l'acting-out au long cours.

En classe, elle n'aime que la littérature. Après son baccalauréat, elle envisage des études de psychologie. Son père s'y oppose, soutenant qu'il s'agit d'une bêtise, et l'inscrit d'office en droit. Elle rate trois fois sa première année, préférant aller en boîte plutôt que de consacrer ses soirées à son travail. Son père réplique en lui imposant une année d'école ménagère. Elle obtient en fin de compte les diplômes d'infirmière et d'assistante sociale. C'est ce second métier qu'elle exerce de 26 à 38 ans, âge de sa mise en invalidité.

Dans ses amours, ses choix toujours marginaux se portent électivement sur ceux que son père récuse et qui sont de condition sociale modeste : les étrangers, allemands, arabes, asiatiques. Il lui interdit régulièrement de les épouser. Elle vit en particulier pendant trois ans avec un étudiant en médecine

d'origine arabe – détail qui aura son importance : il porte le prénom d'Anouar. En 1960 elle est enceinte de lui. Son père exige qu'elle avorte avec la promesse terriblement comminatoire, semble-t-il, de se tirer une balle dans la tête.

Tout commence donc avec l'acting-out, non pas dans le sens d'une formation très particulière de l'inconscient, agie et non symbolisée dans un symptôme, mais un acting-out de structure, caractérisé par la prévalence du défi et de la monstration, à l'instar de celui de la jeune homosexuelle² décrit par Freud, qui ne cesse de narguer son père. Dans cette structure-là, la monstration se répète, fait série. Une tension croissante s'y installe, se résolvant le plus souvent par un passage à l'acte, en une chute brutale hors de la scène du fantasme fondamental qui soutient le sujet, et parfois hélas hors de la scène du monde.

On peut donner une extension considérable à cette catégorie : les perversions, les troubles de l'oralité, les toxicomanies, les provocations de toutes sortes, la pratique de sports à très haut risque, un certain militantisme religieux ou politique allant à l'encontre des idées de son milieu, un choix de partenaires sortant de l'ordinaire par l'origine, l'âge, une maladie ou un handicap, ou autre chose. Le passage à l'acte peut être un suicide, un accident, une fugue ou un voyage intempestif en contrée lointaine, une maladie organique et parfois, comme ici, une psychose. Quelquefois cet acting-out de structure n'évolue pas vers un passage à l'acte, mais, dans un registre plus névrotique, une angoisse ou une inhibition majeure : une peur panique de mourir, une agoraphobie, un mutisme, etc. Tout un chacun retrouvera aisément diverses combinaisons de ces éléments qu'il a rencontrés dans sa pratique ou tout simplement dans sa vie. On peut remarquer la fréquence toute particulière de ce binôme dans les métiers du don.

2. S. Freud (1920), « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », dans *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 245-270.

Dans un précédent travail³, consacré au cas de la jeune homosexuelle de Freud, j'ai proposé comme noyau structural de cet acting-out au long cours une certaine distorsion de la « métaphore paternelle » telle que Lacan l'a formulée, en ce qu'elle y est remplacée par une « métonymie paternelle ». Sa formule de la métaphore paternelle présente une allure mathématique⁴ (figure 1).

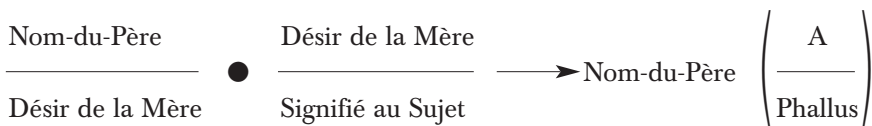


Figure 1. La métaphore paternelle.

Elle peut se lire ainsi : la fonction signifiante de la substitution du signifiant « Nom-du-Père » au signifiant du « Désir de la Mère », désir de la mère dont le signifié est méconnu du sujet, cette fonction signifiante est d'introduire le signifiant phallique au lieu de l'Autre, dans l'inconscient, en place de signifié latent. Grâce à cette métaphore, le sujet désigne de façon allusive le phallus comme étant le véritable objet du désir.

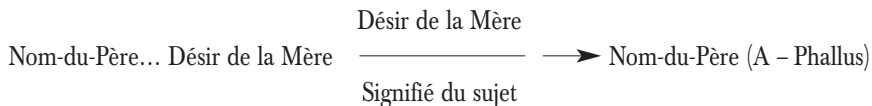


Figure 2. Ce que serait la métonymie paternelle.

Le pur voisinage, sans substitution, d'un Nom-du-Père venu d'ailleurs et du Désir de la Mère, met le signifiant phallique, qui devrait en principe centrer la parole, à distance asymptotique – tout comme la flèche de Zénon d'Élée de sa cible – plutôt que dans la sous-jacence de l'inconscient.

3. J.-M. Jadin (1988), « La jeune homosexuelle et son père », communication présentée en novembre 1988 au Congrès de Madrid sur *La clinique de la métaphore paternelle*, inédit en français.

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 557.

Dans ce qu'on peut appeler la « métonymie paternelle », il n'y a pas substitution du signifiant du Nom-du-Père au signifiant du Désir de la Mère, mais simple mise en connexion. Le père de la jeune homosexuelle de Freud ne faisait et ne parlait en effet qu'en fonction du désir de sa femme. La formule en est changée (figure 2). Elle se commente ainsi : la fonction signifiante du maintien de la connexion entre le signifiant du Nom-du-Père et celui du Désir de la Mère est de maintenir une barre de résistance à la signification entre l'Autre et le signifiant phallique. Ce qui veut dire que le phallus ne s'y signifie pas. Dans cette dérobade, il n'est pas aboli mais ce vers quoi tout converge, tout en étant maintenu à distance.

Il m'a semblé que cette métonymie pouvait éclairer et coordonner de nombreux éléments de la clinique. L'absence d'un phallus métaphorique engendre d'importantes difficultés sexuelles et il y a, dans les structures acting-out, plus une passion amoureuse froide qu'un véritable désir sexuel. Par ailleurs la prévalence de la métonymie produit, certes, une gradation dans les actes, un proche en proche, une provocation croissante si caractéristique de l'acting-out, mais aussi un discours sans accroc métaphorique, capable de filer à toute allure, presque maniaque. Ce qui s'accompagne, dans une psychanalyse, d'une difficulté à franchir la barre de résistance à la signification, à « pénétrer » verticalement l'inconscient. En l'absence de métaphore, le même ne peut pas être autre, et c'est ce qui conduit à l'acting-out, par exemple au choix d'un partenaire réellement autre. Enfin et surtout : l'absence de signification phallique entraîne une absence de phallo-narcissisme et par là une certaine déficience du registre imaginaire. Ce qui, pour créer du sujet conformément à la logique du fantasme de Lacan, conduit à devoir opérer une désaliénation, une séparation portant sur le réel et non pas sur l'imaginaire. Le passage à l'acte s'inscrit dans cette logique-là ; quelque chose du réel de soi s'élimine pour engendrer un sujet divisé.

Telle est la structure de base d'Élise Sauveur. On la retrouve dans les antécédents d'un très grand nombre de psychoses et tout particulièrement des délires. On ne peut déduire la présence de cette structure des seules particularités des esprits des deux parents, même si, dans l'après-coup, on y retrouve des indices annonciateurs, par exemple dans la menace de suicide de son père ou l'attitude de la mère d'Élise qui se laisse réduire à une fonction de servante sans jamais mettre en avant un désir propre qui pourrait être parfois avancé au Nom-du-Père. Il n'y a en réalité aucun parallélisme entre la clinique et la structure. L'aspect structural se substitue métaphoriquement à la clinique et n'en est pas un calque.

Une question se pose : à quel moment Élise est-elle passée de l'acting-out au passage à l'acte psychotique, et pourquoi ce passage à l'acte a-t-il été une psychose et non un suicide, un voyage lointain, un accident ou une maladie somatique ? La suite de son histoire nous permettra d'émettre quelques hypothèses à ce sujet.

Le père d'Élise est un adepte du naturisme. Il entraîne chaque année femme et fille à l'île du Levant, haut lieu en la matière à cette époque déjà. Il précise au médecin : « La nudité n'avait entre nous aucune valeur sexuelle et érotique », et ajoute : « Je n'ai jamais touché Élise qu'autant que puisse le faire un père. »

N'est-il pas lui aussi déjà victime d'une structure métonymique, connective, qui maintient la signification phallique à distance de la nudité totale tout en dévoilant ce support « phallicisable » ? Ne remplace-t-il pas l'interdit de la pénétration de sa fille par une simple tenue à distance ? Sa loi n'est pas issue de l'éthique, mais du conformisme.

Durant l'année, tous les trois participent régulièrement à des séances de sauna mixte. L'aventure clinique débute lors

d'une de ces séances, en Allemagne, le jour de la Saint-Sylvestre qui termine 1966. Élise présente une hémorragie utérine abondante. Un gynécologue, ami du père, naturiste lui aussi, pratique un curetage et fait le diagnostic d'« endométrite* hyperplasique par excès de folliculine ». L'affection est tout à fait bénigne mais Élise en est paniquée et convaincue qu'il s'agit d'un cancer. Elle a la certitude que sa vie de femme est désormais achevée, alors qu'elle n'a que 33 ans. Elle rompt avec son ami du moment. Pour son père, cette métrorragie* est la cause newtonienne* très précise de sa psychose. « La psychose de ma fille est d'origine gynécologique », dit-il, prompt à participer, hélas, au verbalisme médical. Il témoigne d'ailleurs d'une jouissance à nommer, en employant très volontiers des termes techniques ou précieux tels « transfert », « fétichisme », « *de functus* », etc.

Au fil des mois, l'angoisse d'Élise s'amenuise un peu. C'est un second traumatisme qui l'installe définitivement dans le délire l'été suivant, l'été de l'année 1967. La scène se passe sur une plage de l'île du Levant où elle est revenue avec ses parents. Élise parle de choses diverses et apparemment anodines avec un jeune Allemand qu'elle connaît depuis peu et qui lui plaît bien : Manfred. Elle retiendra deux éléments de cette conversation en allemand : il y est tout d'abord question d'une ville que Manfred qualifie de « noire » ; ils abordent ensuite le thème de la croyance en Dieu. Élise dit ne pas croire en Dieu. « Quoi ! Tu ne crois pas en Dieu ? ! », réplique le jeune homme. Elle lit de l'effroi dans ses yeux. À cet instant précis, la présence de Dieu s'impose à elle et l'envahit. « Il était là », dira-t-elle. Il ne devait plus la quitter.

Que peut-on penser de cette intuition délirante de la présence de Dieu ? Paul Claudel* et beaucoup d'autres ont bien sûr vécu la même chose, la qualité délirante de cette présence ne peut être affirmée qu'en raison de la suite.

Dans cet échange de propos à corps dénudés, n'est-ce pas son propre manque étrangement dévoilé et signifié qu'elle lit

soudainement dans le regard d'effroi du jeune Allemand ? C'est là une interprétation de première instance. Soudain la nudité n'est plus innocente. Ève est chassée du jardin de l'Éden. N'est-ce pas une allusion à sa nudité dans le sauna où elle a perdu tant de sang et s'est vu imposer par effraction du réel dans sa chair une féminité masquée jusque-là par une vie sexuelle uniquement faite de défis ? Le manque dans l'hémorragie n'a-t-il pas rétroactivement fait écho au manque vu, au manque transféré dans le regard ? Et ce d'autant plus que l'accompagne une seconde rétroaction : le « noir » de la ville qui, même s'il est prononcé en allemand, ne peut pas ne pas évoquer « Anouar » dont elle a porté un enfant pendant quelques semaines. Le prénom de Manfred – « *Man* », c'est l'« homme » – n'est bien sûr pas pour rien dans l'impact de sa parole. Un homme voit une femme.

Mais pourquoi est-ce Dieu qui se trouve convoqué de façon si claudélienne pour pallier le manque ou tout au moins y répondre ? C'est ici qu'il faut entrer dans la préhistoire d'Élise.

Dieu est en effet un être de discours très particulier pour son père. Ce père, qui se déclare athée et matérialiste, a une drôle d'histoire avec Dieu. Alors qu'il est encore un très jeune homme, il commet un acte fort curieux. À cette époque, sa mère, qui est catholique, croyante et pratiquante, va régulièrement à confesse chez un prêtre en la cathédrale de Strasbourg. Un jour elle en était revenue très émue parce que le prêtre lui avait demandé pendant la confession pourquoi elle n'avait qu'un seul enfant. Dans les jours qui ont suivi, le père d'Élise était allé attendre ce prêtre et l'avait publiquement giflé devant la cathédrale.

Ce fils, qu'Élise décrit comme ayant comblé sa mère sans défection – « Il n'aurait pas voulu qu'il manque quelque chose à sa mère », dit-elle –, avait ainsi conforté la mise à l'écart de la

question du désir de sa mère que le malheureux prêtre avait touchée. Celui-ci avait mis le doigt sur une faille chez celle qui était l'Autre pour son fils, la faille de son désir. Peut-être était-ce un refoulement faisant retour chez cette mère ? Peut-être que la question posée par un « père » religieux avait réveillé en elle un refoulé œdipien ? Toujours est-il que le fils avait refusé la mise en rapport du désir de sa mère, de la faille dans l'Autre, avec le signifiant du Nom-du-Père impliqué par l'acte de se confesser à un prêtre. Il avait donc refusé une mise en jeu de la métaphore paternelle. La castration de l'Autre, un instant rencontrée, avait été déniée aussitôt. Est-ce pour cela qu'il ne se rendait jamais sur la tombe de sa mère avec le prétexte philosophique que ne s'y trouvaient que des ossements ? Quant au signifiant du Nom-du-Père qui fonctionne explicitement dans la confession catholique, il l'avait purement et simplement ignoré.

Le père d'Élise est par ailleurs quelque peu ambigu à l'égard de ce Dieu dont il dénie l'existence : il fait faire la communion solennelle à sa fille ; il l'inscrit dans un collège religieux de 12 à 18 ans ; il est très ami avec un chanoine ; il se dit attiré par l'Église orthodoxe ; il dirige une chorale d'Église ; Jésus est pour lui une personnalité très intéressante. « On n'a pas fait mieux », dit-il. Son rapport à la religion et à l'Église change avec l'éclosion du délire d'Élise : « Après ce qui est arrivé à ma fille, je n'y mets plus les pieds, vous comprenez. » Il est au bord d'incriminer une réalité religieuse qu'il récuse pourtant, tout comme il pense que la cause est gynécologique. C'est un même tangible fondé sur un déni d'une nature symbolique qui annule la castration féminine. Nous sommes face à une structure perverse.

Au moment où Manfred s'exclame : « Quoi ! Tu ne crois pas en Dieu ? ! », réapparaît pour Élise cette même forme de Nom-du-Père que celle que son père avait déniée. Et ce – élément capital – dans la circonstance où elle se trouve : nue avec un jeune homme nu qui lui plaît bien et éveille son désir. Il y a donc là les deux éléments de la métaphore paternelle : un désir

de femme et un Nom-du-Père – Dieu. À la place d'un signifiant du Nom-du-Père, pour reprendre l'écriture théorique la plus fréquente de Lacan, qui est pour elle forclos parce que son père l'a nié chez sa propre mère, elle ne peut que produire un Nom-du-Père « réélisé » : la présence de Dieu. C'est sa façon de tenter de métaphoriser le désir de l'Autre sollicité en elle, désir de l'Autre que son père a désavoué chez sa mère. Les acting-out constituent probablement aussi une exhibition du manque à être qui sous-tend le même désir dénié. Élise n'exhibe-t-elle pas un manque à être chez les exclus ou les « petits métiers » de ceux qui l'attirent ?

Une telle circonstance rassemblant les deux éléments principaux de la métaphore paternelle, et provoquant ici une psychose, est, je crois, une constante dans le déclenchement du passage à l'acte quel qu'il soit. Chez la jeune homosexuelle de Freud, le passage à l'acte se produit au moment même où la Dame, que la jeune fille vénère et exhibe, déclare que leur relation se termine là, et ce dans la suite immédiate de la rencontre du regard courroucé du père. Ce que la Dame énonce l'est au Nom-du-Père. C'est cette conjonction dans le monde des ingrédients de la métaphore paternelle qui déclenche le suicide de la jeune fille. Sans doute parce que aucune métaphore paternelle signifiante, préalablement installée, ne lui permet de recevoir ce qui se passe.

Il en va de même pour Élise : nulle métaphore paternelle signifiante ne lui permet d'accueillir la convergence de son désir de femme et de l'évocation de Dieu. C'est pourquoi la psychanalyse des acting-out devrait probablement d'abord viser à instaurer ou peut-être à restaurer une telle métaphore paternelle signifiante. La chose peut prendre beaucoup de temps. Un ami de jeunesse en a publié un excellent exemple⁵.

5. A. Merlet (1987), « Le cachet(é) de l'interprétation », *Ornicar ?*, n° 40, Paris, Navarin, p. 57-61.

Une analysante dont la mère avait pour défaut le désir de tout voir lui évoquait un jour un souvenir très humiliant : sa mère avait découvert des traces de selles dans sa culotte et s'était exclamée : « Voilà le cachet de la perception ! » Cette déclaration évoquait le sceau de la paternité pour diverses raisons, et avant tout parce que son père était percepteur de profession. Mon ami fit le jeu de mots : « Le caché de la perception ! », installant par là le désir voyeur de la mère au cœur même du Nom-du-Père. Cette interprétation mit pratiquement fin à un comportement d'acting-out et de passages à l'acte. L'eczéma dont elle était atteinte guérit définitivement.

Revenons à l'histoire d'Élise Sauveur. De retour de l'île du Levant, elle reprend son travail. Un beau matin d'octobre 1967, elle se réveille en proie à une angoisse incoercible et a l'idée obsédante d'aller se confesser. Dans un désarroi total, elle s'enfuit de son appartement ; elle se pense folle et damnée. Elle envisage d'abord de rentrer chez ses parents, mais prend finalement le train pour se rendre à l'hôpital psychiatrique le plus proche pour centrer sa fugue. Elle se ravise en cours de route, descend à la première gare puis se rend chez un prêtre pour longuement se confesser à lui. Il lui conseille de s'adresser à un médecin ; il lui recommande un certain docteur Moïse. Elle rentre chez elle en faisant de l'autostop. Dans sa chambre, elle est terrorisée par le Diable. Elle va loger chez une amie qui l'incite fortement à consulter un psychiatre. Celui-ci la suivra pendant trois ans.

Détail singulier : elle se souviendra avoir souffert d'une furonculose des membres inférieurs lors de cette panique. Cette affection touche une partie de son corps qu'elle n'a jamais aimée. Enfant, elle s'est plainte à sa mère de ses gros mollets musclés, à quoi celle-ci a religieusement répondu : « Ne dis pas de péché ! », donnant ainsi, à la lettre et à son insu, une valeur sacro-sainte à un membre dénarcissisé.

Ne s'agit-il pas d'un passage à l'acte psychosomatique, touchant un membre qu'aucun imaginaire symbolisé ne